La rhétorique est-elle une herméneutique ?

Christine Noille

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/914>

DOI : [10.4000/rhetorique.914](https://doi.org/10.4000/rhetorique.914)

ISSN : 2270-6909

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-177-5

Référence électronique

Christine Noille, « La rhétorique est-elle une herméneutique ? », *Exercices de rhétorique* [En ligne], 13 | 2019, mis en ligne le 08 décembre 2019, consulté le 12 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/914> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhetorique.914>

Ce document a été généré automatiquement le 12 septembre 2020.

Les contenus de la revue *Exercices de rhétorique* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

La rhétorique est-elle une herméneutique ?

Christine Noille

- 1 Pour répondre immédiatement et sans détour à la question que nous posons dans l'intitulé du présent article, nous dirons que la lecture rhétorique (l'analyse anatomique des textes) n'est pas une « reprise herméneutique du sens [...] dans l'accord intuitif de deux consciences¹ » : elle ne relève pas des critiques interprétatives (telles que sont les critiques thématiques, politiques, philosophiques, religieuses ou encore psychologiques²). Et pourtant l'analyse rhétorique d'un texte est en continuité étroite avec la recherche d'interprétation : elle s'inscrit généralement dans une herméneutique de l'argumentativité et dans une herméneutique de la cohérence. À cette différence près que pour la rhétorique, ce n'est pas le sens du texte qui fait problème, mais sa composition : en restant du côté du littéral, la mise en forme rhétorique du sens n'est pas tant la première étape d'un processus philologique au long cours, qu'une opération cognitive méthodique, expérimentant, en même temps que le dispositif du texte, les possibles des formes.
- 2 On l'aura compris, la réponse est donc complexe. Nous reviendrons sur l'ensemble de ces propositions en tissant un triple parcours, dans les ramifications d'un commentaire que le rhétoricien Ferrazzi fait du discours de Vénus à Vulcain (*Énéide*, VIII, 374-386), dans l'histoire commune que retrace Hans-Georg Gadamer de la rhétorique et de l'herméneutique à la Renaissance et pour finir dans le processus de différenciation entre analyse et interprétations qu'il est possible d'approfondir à la suite des hypothèses de Michel Charles sur la composition.

Anatomie d'un texte : le meccano rhétorique

- 3 Il convient tout d'abord de s'accorder sur ce que la lecture rhétorique fait précisément au texte quand elle l'analyse. Nous prendrons pour cela un extrait de l'*Énéide* que nous confronterons au commentaire qu'en donne Ferrazzi.
- 4 Virgile écrit ceci :

Cependant la nuit arrive, et enveloppe la terre de ses sombres ailes. Vénus, que les menaces des Latins, et les mouvements de toute l'Hespérie alarment, a recours à Vulcain. Couchée dans un lit d'or à côté de son époux, elle lui tient ce langage, qui réveille sa tendresse : « Dans le temps que les rois de la Grèce assiégeaient Ilion, et lançaient des feux ennemis sur cette ville destinée à être réduite en cendres, je ne vous ai point importuné pour les malheureux Troyens ; je n'ai point eu recours à votre art, mon cher époux, et je n'ai point imploré votre secours. Malgré l'intérêt que je prenais à la famille de Priam, malgré les larmes que je versais pour mon fils Énée, sans cesse exposé dans les combats, je n'exigeai point de vous une peine inutile. Aujourd'hui, c'est par l'ordre de Jupiter, qu'il est sur les frontières des Rutules. Souffrez donc que je vous fasse une prière, que j'implore votre puissance que j'ai toujours révérée, et qu'une mère vous demande des armes pour son fils. La fille de Nérée et l'épouse de Tithon ont bien pu vous toucher par leurs larmes. Voyez la ligue formée contre moi : voyez combien de peuples renfermés encore dans leurs murs, aiguissent le fer pour la destruction de mes chers Troyens. »

À ces mots elle embrasse tendrement son époux, et le serre amoureusement entre ses beaux bras³.

5 Et Ferrazzi commente ainsi :

VÉNUS À SON ÉPOUX VULCAIN DEMANDANT DES ARMES POUR ÉNÉE

PATHOS : AMITIÉ. ÉTHOS : QUI CONVIENT À UNE ÉPOUSE CARESSANTE.

SOURCES DES RAISONNEMENTS : CONTRAIRES, COMPARAISON ET CIRCONSTANCES.

Mon cher époux] Elle ne se sert pas d'*Exorde*, les caresses du lit conjugal ayant suffi à lui concilier les *dispositions amicales* de son époux ; mais d'emblée son raisonnement tire argument des *Contraires* :

Pour sauver Troie, je ne t'ai pas demandé d'armes, puisque les destins s'y opposaient ;

Or maintenant les destins veulent qu'Énée s'arrête en Italie ;

Donc à bon droit [*jure*] je te demande des armes, pour qu'Énée ne soit pas chassé d'Italie.

Mon cher époux] *Majeure* : elle apporte cependant les raisons pour lesquelles elle aurait dû lui demander des armes pour ses chers Troyens.

Par l'ordre de Jupiter] *Mineure*.

Souffrez que] *Conclusion du syllogisme*. Et elle loue, en suppliante, la puissance divine de son Époux, pour qu'il soit *bien disposé* envers elle ; *Arist.*, II, 4, 29.

Ajoutons que la source de raisonnement utilisée est très célèbre, c'est ce qu'on appelle dans les traités les *Contraires mis côte à côte*⁴.

La fille de Nérée] Second raisonnement, qui tire argument d'une *Comparaison* avec une déesse de *moindre* grandeur :

Les prières de ton Épouse ne doivent pas avoir moins d'efficacité que celles de Thétis ;

Or, Thétis a obtenu de toi des armes pour son Fils ;

Donc à plus forte raison je dois en obtenir, moi qui suis ton Épouse.

Voyez la ligue] Troisièmement, en tirant argument des *Circonstances* : la nécessité la pressait, étant donné que de nombreux peuples se dressaient en ce moment même contre les Troyens, avec la haine la plus acharnée⁵.

6 Ferrazzi est un rhétoricien méthodique : il suit ici le déroulé standard que chacun de ses quatre-vingt huit commentaires réitère, avec un titre donné au discours commenté, un en-tête centré sur trois ou quatre catégories (ici, *pathos*, *éthos*, « *loci communes* », parfois « *partes* », parties), une liste de remarques sous forme d'*items*, chacun indexant en ouverture l'*incipit* de la séquence qu'il décrit, et composant par là-même une organisation du texte en parties probatoires. La mécanique rhétorique à l'œuvre dans l'anatomie⁶ du discours opère ainsi avec trois outils, le tout (le but), le plan (la division), le syllogisme (la preuve).

Le but

- 7 Que l'organisation discursive soit conçue sur le modèle d'un discours tendu vers une finalité persuasive unifiée, trois éléments solidaires en témoignent : l'intitulé (« Vénus à son époux Vulcain demandant des armes pour Énée »), l'émotion ou *pathos* que le discours vise à susciter chez le destinataire (« *amor* », l'amitié), l'*éthos* de celle qui parle en « épouse caressante ».
- 8 Sont ici définis le genre de discours (la « demande », *petitio* dans les classifications rhétoriques⁷) et le but probatoire qui lui est afférent (ce que Ferrazzi nomme souvent la *propositio* : ici persuader que le destinataire doit accorder ce qui est demandé). Le genre subordonne l'*éthos* classique du suppliant (dont nous avons une variante érotique, sinon maritale⁸) et la volonté de mettre l'autre dans de bonnes dispositions (*pathos* de la *benevolentia*, déclinée sous la forme quasi synonymique, chez Ferrazzi, d'*amor*).
- 9 Ainsi modélisé, le propos constitue bien un tout unifié à visée persuasive, un discours *stricto sensu*⁹.

La division : canevas types

- 10 À l'unité du texte répond sa disposition, pensée selon le principe de la cohérence, c'est-à-dire en termes de division (organisation en séquences distinctes), d'architecture (intégration des parties en un réseau fonctionnel hiérarchisé) et d'ordonnement (distribution des parties selon un canevas progressif tendu vers le but).
- 11 Plusieurs canevas types peuvent ici être convoqués pour modéliser la partition et l'ordre du texte : celui de l'éthopée pédagogique (exercice de rédaction où est convoqué à titre de modèle tout ce que la littérature antique comporte de discours insérés au style direct¹⁰), lequel offre l'avantage pédagogique de diviser très simplement les discours en trois types de séquences, au présent, au passé, au futur¹¹ : ici nous aurions un premier système narratif dominé par des énoncés au passé (mais incluant dans la chronologie un énoncé au présent : « Aujourd'hui, c'est par ordre de Jupiter... »), un système focalisé sur le présent d'une prière argumentée (même si les preuves sont tirées de deux précédents notoires) ; enfin un ajout au futur (sur les dangers qui pourraient advenir). Le canevas rappelle également dans ses grands équilibres la trame du discours de Thétis à Héphestos, où une longue narration récapitulative vient se clore sur une brève demande argumentée¹². Mais, sans aucun doute trop mécanique et pas assez spécifique, il n'est pas sans trahir – on l'aura noté – un certain nombre de variations fines, d'infractions à la répartition scolaire des temps, que la tradition pédagogique a elle-même pointées et qu'elle rapporte à une maîtrise supérieure de la variation¹³.
- 12 Pour un lecteur coopératif, dont l'encyclopédie est celle de l'ancienne rhétorique, un autre canevas offre autant d'évidence, et sans doute plus d'accointance, celui-là même de la *petitio*, de la demande directe, lequel est au demeurant théorisé sur le modèle paradigmatique des exemples virgiliens (la numérotation est la nôtre) :

Par la requête, nous demandons quelque chose, soit pour nous, soit pour autrui. Dans ce dernier cas, on l'appelle intercession. Servius a rendu compte brièvement de l'art de composer l'une et l'autre dans son commentaire au discours de Junon à Éole¹⁴ : « C'est l'usage des rhéteurs de veiller dans toute requête : [1] à ce que l'objet de la requête puisse être exécuté, c'est-à-dire à sa possibilité ; [2] à ce que l'objet de

la requête soit juste ; [3] à ce que la requête présente le moyen de sa réalisation ; [4] à ce qu'elle soit suivie d'une rémunération. Et il faut savoir que Virgile construit tous ses discours de requête en respectant cet ordre¹⁵. »

- 13 Ce canevas paraît cependant dans notre discours à la fois redistribué et incomplet : l'argument raisonnant sur le possible [1] correspond chez Virgile à l'avant-dernière séquence, consacrée aux deux cas antérieurs ; la preuve que la requête est juste [2] renvoie à une longue séquence inaugurale, qui compare le passé au présent et qui intègre la conclusion sur le « bon droit » de la demande (pour reprendre les mots de Ferrazzi) – et on notera en outre le déséquilibre syntagmatique entre l'argument de l'honnête, très développé¹⁶, et celui du possible, assez réduit et presque interpolé. Enfin manquent les séquences sur les moyens de la réalisation [3] et sur la « rémunération » [4] ; à la place, une séquence sur les dangers futurs. Autrement dit, tout se passe comme si la *petitio* n'en était pas (tout à fait) une, comme si le texte n'entretenait qu'un rapport local (mais non global) avec le modèle.
- 14 C'est qu'il existe de fait deux canevas pour la *petitio*, selon qu'on compose une demande directe ou une demande indirecte. La *petitio obliqua* est une demande plus longue, avec insinuation, « si ce que nous réclamons est trop peu honorable, ou si celui que nous sollicitons n'est peut-être pas notre ami¹⁷ ». Il convient dans ce cas de développer des séquences spécifiques de justification de la demande et d'amplifier des séquences de *captatio benevolentiae*. Les circonstances de la relation entre Vénus et Vulcain peuvent créditer cette alternative¹⁸. Le plan qui est alors retenu prend la forme d'un canevas multi-choix, à adapter à la situation particulière (la numérotation et les alinéas sont les nôtres) :

[1] Dans ce cas, nous commençons par exposer à quel point la conscience de son honneur gêne celui qui est dans le besoin [...].

[2] Nous ajouterons que nous avons néanmoins conçu le plus grand espoir que notre requête ne sera pas repoussée. Et, pour ne pas avoir l'air présomptueux, nous avancerons les raisons de notre confiance : [...] Il existe chez cet homme une générosité quasi divine qui le pousse à se réjouir d'être utile à tous. [...]

[3] En outre, nous montrerons que notre requête est honorable, loyale, juste ;

[4] aisée à accomplir pour celui que nous sollicitons ;

[5] et pour nous fort utile, et même nécessaire. Et ici, nous en appellerons à sa miséricorde, en tirant argument de notre pauvreté ou de notre malheur. [...]

[6] Enfin, nous promettrons d'avoir un cœur reconnaissant¹⁹.

- 15 La longue séquence initiale du discours de Vénus (le parallèle opposant le passé au présent) peut assez facilement correspondre à une amplification sur la « gêne » morale de Vénus [1] et sa prudence à établir qu'elle est dans son bon droit [3]. S'ensuit une micro-séquence, que le *pattern* de la demande indirecte nous permet de dissocier, sur la personne du destinataire [2] à l'origine de notre assurance en lui, non pas ici du point de vue de sa générosité mais de son pouvoir, avec la formule « votre puissance que j'ai toujours révérée ». La dernière séquence du discours, sur les menaces futures, est une adaptation du motif de la nécessité [5] pour la personne qui demande. Enfin il manque ici encore une séquence conclusive [6] sur la *remuneratio*.

La division de Ferrazzi

- 16 Ferrazzi suit à peu près ce dernier plan tout en réaménageant les articulations : il ne modélise pas en effet une composition d'arguments spécifiques à la *petitio obliqua*, mais une composition d'arguments tirés des sources communes de raisonnement (les

fameux *loci communes*) et des lieux du *pathos*. Autrement dit, en conservant les mêmes quatre parties caractéristiques du déroulé de la demande indirecte – l’insinuation pour établir que la demande est juste, la puissance de Vulcain, les deux précédents notoires, la situation où se trouve Vénus devant les dangers futurs –, il ne modélise pas les preuves qu’elles établissent sur le juste, le certain, le possible ou l’utile mais sur un premier raisonnement tiré des contraires (le développement initial qui s’étend sur les trois quarts du texte), un deuxième raisonnement tiré d’une comparaison avec deux autres cas et un dernier raisonnement tiré des circonstances.

- 17 Pour ce qui est de la séquence restante (« votre puissance que j’ai toujours révérée »), Ferrazzi la dissocie du schéma argumentatif général en ne la mettant pas sur le même niveau : si les trois raisonnements précédents sont en effet dévolus à persuader par le *logos* que Vulcain doit fournir des armes, Ferrazzi ne voit pas dans cette formule un raisonnement sur le certain (du type « *il est certain que vous devez m’aider, la raison de mon espoir est votre puissance* »), mais un argument annexe portant sur le *pathos* visé (*amor*), visant à fournir une juste raison de le ressentir, autrement dit un raisonnement pathétique tiré d’un des lieux de l’« *amor*²⁰ » – lequel s’intègre, mais à titre complémentaire, dans la stratégie générale de persuasion, sous le volet de la *captatio benevolentiae* (la *benevolentia* et l’*amor* étant, dans l’usage de Ferrazzi, des variantes pour un même *pathos*).

- 18 Une telle analyse n’est pas sans étrangeté : habituellement rattachée à une partie préparatoire (exordiale), la *captatio benevolentiae* apparaît ici à la fois très tardivement, décalée vers la fin du discours, et de façon bien brève – alors même que le contexte de la *petitio obliqua* suppose une amplification de la partie dédiée à la captation d’un affect positif, étant donné le postulat initial (« si celui que nous sollicitons n’est peut-être pas notre ami²¹ »). La réponse de Ferrazzi est limpide : selon son analyse, cette séquence n’est pas la seule qui prenne en charge la captation affective, elle est une récurrence – une insistance – s’accordant donc avec l’idée d’une amplification de la *benevolentia* ; car l’insinuation captatrice ne se réduit pas ici au verbal, comme le remarque à peu près Ferrazzi :

Elle ne se sert pas d’*Exorde*, les caresses du lit conjugal ayant suffi à lui concilier les dispositions amicales de son époux [...],

ou comme l’écrit Virgile :

Couchée dans un lit d’or à côté de son époux²² [...].

Ce qui revient à dire que le propos (ce que l’énonciateur se propose d’établir) commence avant le début du discours, avec un préliminaire faisant office d’exorde gestuel, qui entre donc en résonance avec la séquence verbale subséquente sur la puissance du Dieu, mais aussi, pouvons-nous désormais ajouter, avec une autre micro-séquence en forme d’apostrophe enclavée juste un peu avant (« Mon cher époux », « *carissime conjunx* », v. 377).

- 19 À l’exemple de Ferrazzi, nous oserons enfin une solution ultime pour ce qui semble à première vue faire ici défaut, la péroration et sa fameuse « *remuneratio* ». C’est que la rémunération de Vénus – érotique comme sa *captatio* exordiale – pourrait bien se trouver juste après :

À ces mots elle embrasse tendrement son époux, et le serre amoureusement entre ses beaux bras²³.

Bilan du dispositif : Ferrazzi suggère de compléter l’identification du canevas de la demande indirecte, en ajoutant aux trois séquences probatoires (apportant les preuves que Vulcain doit fournir des armes) au moins deux séquences pathétiques à fonction

préparatoire et une séquence pathétique conclusive. Mais dans le détail, les parties centrales (verbalisées...) restent les mêmes, qu'elles soient décrites comme recourant à des lieux spécifiques ou à des lieux communs (et on notera que Ferrazzi superpose dans la dernière séquence discursive le lieu spécifique de la nécessité et le lieu commun des circonstances lorsqu'il écrit que Vénus tire « argument des *Circonstances* : la nécessité la pressait [...] »). Seul change le mecano syllogistique interne.

Le syllogisme

- 20 Pour entrer en effet dans les méandres du raisonnement syllogistique, quand Virgile fait dire à Vénus :

Voyez la ligue formée contre moi : voyez combien de peuples renfermés encore dans leurs murs, aiguissent le fer pour la destruction de mes chers Troyens²⁴ [...],

- 21 le rhétoricien entend : « quand on dit : *Voyez les menaces*, on veut suggérer : *Il faut donc m'aider* ». Identifier un raisonnement dans un énoncé simple, n'articulant pas trois propositions logiques (deux prémisses et une conclusive), revient d'abord à l'interpréter comme une proposition probatoire (solidaire d'autres propositions manquantes), comme un énoncé signifiant deux choses à la fois, ce qu'il dit littéralement et ce qu'il vient corroborer. A partir de là, la machine syllogistique varie selon qu'on se place du côté des *lieux* spécifiques ou des *lieux communs*. Si l'on voit dans l'exemple qui nous occupe une preuve tirée du lieu spécifique de la nécessité, qui suppose un raisonnement du type « Vous devez m'aider, la preuve, c'est la nécessité où je me trouve », les trois propositions du syllogisme seront :

(Majeure) On doit aider celui qui est dans une grande nécessité.

(Mineure) Or, je suis entourée de menaces (*seul énoncé littéral*), preuves de la nécessité où je suis.

(Conclusion) Donc vous devez m'aider.

Et si on l'identifie par le lieu des circonstances, on restituera alors comme syllogisme :

On doit aider celui qui est dans des circonstances graves.

Or, je suis entourée de menaces, qui sont des circonstances graves.

Donc, vous devez m'aider.

Au bout du compte, devant un énoncé réduit à une seule proposition, l'art syllogistique est donc à même de produire et établir trois propositions, la majeure, la mineure et la conclusion, laquelle est la formulation du but même de tout le discours, ce vers quoi il tend. Vue sous cet angle, la syllogistique est un formidable outil d'engendrement de propositions, un puissant opérateur de transformation (certains diront de travestissement) d'un énoncé – puisqu'à la place d'un énoncé assertif, elle produit un argument conclusif en trois membres.

- 22 Il existe cependant des cas où le texte est plus explicite, plus littéralement argumentatif, et le discours de Vénus nous en offre précisément un exemple dans la grande première séquence inaugurale : l'insinuation a en effet comme résultat de produire un long énoncé que Ferrazzi analyse comme donnant linéairement les trois membres du raisonnement, la majeure (« On ne doit pas aider celui dont la demande n'est pas légitime »), la mineure (« Or désormais ma demande est légitime ») et la conclusion (« Vous ne devez donc pas ne pas m'aider », c'est-à-dire « vous devez m'aider »), ou comme il le formalise lui-même :

(Majeure) Pour sauver Troie, je ne t'ai pas demandé d'armes, puisque les destins s'y opposaient ;

(Mineure) Or maintenant les destins veulent qu'Énée s'arrête en Italie ;

(Conclusion) Donc à bon droit je te demande des armes, pour qu'Énée ne soit pas chassé d'Italie.

- 23 Syllogisme que l'on peut schématiser ainsi à partir du texte de Virgile :

(Majeure) Dans le temps que les rois de la Grèce assiégeaient Ilion, et lançaient des feux ennemis sur cette ville destinée à être réduite en cendres, je ne vous ai point importuné pour les malheureux Troyens ; je n'ai point eu recours à votre art, [...] et je n'ai point imploré votre secours. Malgré l'intérêt que je prenais à la famille de Priam, malgré les larmes que je versais pour mon fils Énée, sans cesse exposé dans les combats, je n'exigeai point de vous une peine inutile.

(Mineure) Aujourd'hui, c'est par l'ordre de Jupiter qu'il est sur les frontières des Rutules.

(Conclusion, qui énonce en même temps le but du propos) Souffrez donc que je vous fasse une prière, [...] et qu'une mère vous demande des armes pour son fils²⁵.

La réécriture syllogistique n'est pas passée ici par des opérations d'allongement mais de découpage, de réduction et de traduction, de paraphrase à valeur interprétative pour une meilleure formalisation sur le moule retenu pour le raisonnement, lequel superpose la preuve par les contraires et la preuve par le bon droit.

- 24 Bilan de ce parcours dans l'art du commentaire rhétorique : le discours est assurément un tout, divisible en une partition cohérente et déroulant le rail de ses raisonnements ; mais l'art de synthétiser le tout, de diviser l'ensemble et d'élucider les arguments est loin d'aller de soi. Nulle application méthodique, nulle forme passe-partout, nulle projection *a priori*. La cohérence naît d'un calcul, la restitution syllogistique d'un choix : il existe de fait toute une dialectique dans l'expérimentation d'une solution, qui va de sa discussion à sa validation ou à sa réfutation ; et l'art de lire en rhétorique est autant une enquête et une épreuve qu'une technique ou une méthode.

Sur les chemins de la compréhension : rhétorique et herméneutique

- 25 L'une des premières grandes voix à promouvoir le chemin qui va de la rhétorique à l'interprétation a été celle de Melanchthon à l'incipit de ses *Elementorum Rhetorices Libri duo* (1531) :

Car personne n'est en mesure d'embrasser en esprit des discours argumentés de grande ampleur et des débats compliqués, si quelque art ne l'aide pas en lui montrant la succession des parties et leur délimitation aussi bien que les intentions de persuasion de leurs auteurs ; et qui lui enseigne une méthode (*viam*) pour expliquer et clarifier les choses obscures²⁶.

- 26 L'art dont il s'agit ici n'est pas l'*ars dicendi* mais bien l'*ars legendi*, un art de lire centré sur le repérage de la *dispositio* (identifier les parties) et l'analyse conjointe de l'*inventio* (restituer la charpente syllogistique²⁷). Ce n'est plus là un exercice auto-suffisant, qui trouverait sa fin en soi : ce type d'analyse est subordonné à un but explicitement herméneutique (« clarifier les choses obscures »). Car pour résoudre les difficultés du sens, il faut commencer par appréhender la visée probatoire, le plan et les syllogismes :

C'est pourquoi nous-mêmes nous enseignons la rhétorique pour cet usage, afin d'aider les jeunes gens à lire les bons auteurs, lesquels sans cette méthode (*via*) ne peuvent être compris en aucune manière²⁸.

- 27 L'anatomie rhétorique constitue le prolégomène²⁹ nécessaire à l'approfondissement du sens ; c'est elle qui ouvre les chemins de la compréhension.

- 28 Telle est la culture humaniste que va récapituler au ^{xx}^e siècle le philosophe allemand Hans-Georg Gadamer³⁰, quand il mettra la rhétorique au fondement de la démarche herméneutique à la fois d'un point de vue historique – elle a conduit à la première formalisation avérée de la méthode interprétative comme herméneutique de la cohérence – et d'un point de vue théorique – elle permet de penser l'argumentativité indépassable du sens dans le langage.

Une herméneutique de la cohérence

- 29 La cohérence n'est pas un attribut objectif et stable de la forme : elle est, en amont, une norme, une idée – l'idée d'un tout tendu vers un but, l'idée d'une architecture vectorisée, que l'on va décliner sous autant d'interprétations (de modélisations) qu'il y a de discours. Sans aller jusqu'au punctum de Michel Charles (« la répétition est toujours construite, jamais donnée ; ce qui est donné, c'est la différence [...] [chaque] élément est toujours nouveau dans son surgissement³¹ [...] »), nous dirons plus prudemment que la partition du texte comme sa totalisation sont postulées par l'analyse avant que d'être élaborées (je fais le pari qu'il y a plusieurs séquences accolées dans le discours de Vénus à Vulcain et j'opère méthodiquement pour les identifier, de même que je fais le pari qu'il y un effet d'ensemble et j'opère méthodiquement pour le subsumer). Ce qui revient à dire que la conjonction et la disjonction fonctionnent comme normes puissamment régulatrices de l'analyse dispositive. Et le propre de la lecture rhétorique telle qu'elle a été développée dès la Renaissance protestante et dans toute l'Époque moderne est alors d'avoir déployé les implications herméneutiques liées au second postulat, celui de la cohérence.
- 30 Quelles sont-elles ? La cohérence met en place trois principes d'interprétation : un principe de tension (le sens se construit par son rapport au tout), un principe de liaison (le sens se construit par le contexte), un principe de proportion (le sens se construit par perspective). C'est à un successeur de Melanchthon, Matthias Flacius Illyricus, que l'histoire de l'herméneutique rapporte la systématisation de ces principes, lui attribuant par là-même le rôle fondateur de l'herméneutique moderne. Dans sa *Clavis Scripturae Sacrae* (1567), ce théologien luthérien formalise en effet une méthode exégétique qui, en s'inscrivant dans la lignée des propositions de Melanchthon, déploie plus amplement les apports de la lecture rhétorique :

Le véritable sens dans les Écritures saintes comme aussi dans tous les autres écrits, se comprend généralement en grande partie à partir de l'enchaînement (*contextu*), du but (*scopus*), et, pourrait-on dire, du rapport (*proportione*) et de la conformité des parties entre elles, comme qui dirait des membres entre eux : ainsi en est-il des diverses parties d'un tout, qui se comprennent à partir de la considération et de l'harmonie de l'ensemble et des parties le composant³².

La mise en cohérence du texte est en elle-même mise en forme du sens : les « préceptes pour la méthode de lecture des saintes Écritures³³ » établiront comme règles pour résoudre les difficultés³⁴ une analyse anatomique qui mette en évidence « visée, argument, disposition et synopsis³⁵ » et qui modélise ce faisant les textes de la Bible sur les genres du discours,

[...] de sorte que le passage puisse être rapporté à un genre de discours, que ce soit au judiciaire, au délibératif, au démonstratif ou encore au didactique ou à une autre forme d'écriture³⁶.

La rhétorique n'est pas qu'un préalable à l'herméneutique : la méthode anatomique est devenue un protocole d'interprétation – que Dieu lui-même, au bout du compte, vient exiger.

- 31 On sait en effet que toute méthode critique est subordonnée aux fins, et le *comment* à un *pourquoi*³⁷ : et en l'occurrence la légitimité du geste exégétique – cette poursuite infinie du sens – s'ancre dans une mythologie de l'origine, la cause sublime de l'Écriture sainte (son Auteur sacré, Dieu lui-même) autorisant le statut du sens (le mystère de son infinité). En liaison avec des débats théologiques complexes, inhérents aux développements du protestantisme, Flacius adapte alors ce récit fondateur, en autorisant la recherche de la cohérence (la clarification du « véritable sens », « *vera sententia*³⁸ ») au nom d'un Dieu orateur³⁹ :

Mais Dieu ne s'est pas satisfait de cette révélation qui est la sienne, si glorieuse et généreuse : il est allé plus loin, et par un mouvement de son immense amour des hommes, et par son dévouement au genre humain, quittant le siège secret de son infinie majesté et comme descendant de son trône et s'abaissant lui-même, il a abordé l'Homme, et s'est adressé à lui ouvertement et de la façon la plus humaine [...] parlant par les Patriarches, les Prophètes, son propre Fils et enfin par les Apôtres. Mais il ne s'est pas satisfait cependant de cette faveur unique, immense et si souvent réitérée : venant au secours de notre faiblesse, de notre défaut de mémoire et de notre condition mortelle, et prévenant les imposteurs, il a pris soin de mettre toutes ces choses dans un écrit dont la compréhension soit fort claire⁴⁰.

Orateur suprême, Dieu a évité dans ses Écritures tout ce qui serait amoncellement désordonné (« *miscellanea sententiarum*⁴¹ ») et y a ménagé une cohérence agréable (« *pulchre cohaerentia*⁴² ») de façon à garantir une bonne interprétation – à légitimer que la compréhension anatomique soit la bonne interprétation.

- 32 Telle est donc l'histoire que Gadamer récapitule en 1976 quand il associe la rhétorique au destin de l'herméneutique, ou pour le moins à la philologie⁴³. C'est bien ici la rhétorique de la *dispositio* qui est en jeu, en tant qu'elle est normée par le principe de la cohérence et structurée ce faisant par l'identification conjointe du genre et de la division : sous cet angle, l'anatomie rhétorique fait office d'herméneutique. Mais il existe également un autre lien entre rhétorique et herméneutique – consubstantiel aux présupposés idéologiques de l'herméneutique : dès lors que l'on se place dans la perspective du mecano syllogistique, et que la rhétorique sert à restituer au langage sous soubassement argumentatif.

Une herméneutique de l'argumentativité

- 33 L'analyse rhétorique que nous avons vue à l'œuvre sur le discours de Vénus à Vulcain postule en effet de façon tout à fait fondamentale la discursivité, c'est-à-dire l'argumentativité des énoncés qu'elle prend en charge. Elle interprète les paroles – toute prise de parole, qu'elle soit fictionnelle ou factuelle, endossée par des personnages ou par un auteur – comme production d'un raisonnement : geste herméneutique incommensurable, que la tradition philosophique a depuis longtemps repéré.
- 34 C'est cette intention d'argumentation que dénonce déjà la *Logique* de Port-Royal pour disqualifier l'analyse rhétorique en tant qu'herméneutique – et nous retrouvons une fois encore l'*Énéide* en guise d'illustration :

Virgile dans le neuvième livre de l'*Enéide*, après avoir représenté Euriale surpris et environné de ses ennemis, qui étaient prêts de venger sur lui la mort de leurs compagnons, que Nisus ami d'Euriale avait tués, met ces paroles pleines de mouvement et de passion dans la bouche de Nisus⁴⁴. [...] C'est un argument, dit Ramus, *a causa efficiente*⁴⁵ ; mais on pourrait bien jurer avec assurance que jamais Virgile ne songea, lorsqu'il fit ces vers, au lieu de la cause efficiente. Il ne les aurait jamais faits, s'il s'était arrêté à y chercher cette pensée : et il faut nécessairement que pour produire des vers si nobles et si animés, il ait non seulement oublié ces règles, s'il les savait, mais qu'il se soit en quelque sorte oublié lui-même pour prendre la passion qu'il représentait⁴⁶.

- 35 Arnauld et Nicole reportent l'argumentativité sur la question, herméneutique s'il en est, des intentions. Gadamer reviendra lui aussi sur le postulat de l'argumentativité⁴⁷, mais en basculant du plan de l'intention à celui des finalités. Car il existe par nature une rhétoricité du langage, qui tient à un principe herméneutique fondamental, celui de « l'incarnation toujours rhétorique du sens⁴⁸ » : tout énoncé est ontologiquement argumentatif parce que le vouloir-dire est toujours au-delà du dit et parce que le langage en garde la trace éloquente. Il en résulte que la formalisation syllogistique n'éloigne pas du sens mais qu'elle l'interprète au plus près, en comprenant dans le littéral sa finalité rhétorique – de défense et d'élucidation d'un sens qui ne va jamais de soi.
- 36 Bilan de ce double parcours, le jugement que porte le rhétoricien sur la parole – par exemple sur l'adresse de Vénus à Vulcain – s'avère mobiliser deux gestes interprétatifs : celui qui lui fait interpréter les énoncés comme des enthymèmes, c'est-à-dire des formes elliptiques de syllogisme ; celui qui lui fait interpréter la somme des propos comme un dispositif, c'est-à-dire comme un canevas cohérent. Mais ce sont là à tout prendre des normes de l'analyse – un cadrage, un prérequis, un horizon : dans cette approche-là de la lecture rhétorique, quelque chose échappe et résiste, qui tient au parcours plus qu'à la prise. Finaliser l'anatomie rhétorique sur l'émergence du sens est un biais, qui la ramène à la philologie ou à la critique littéraire, au désir de sens et à la monumentalité du texte. Le regard rhétorique quant à lui est bien plus en amont, du côté d'un questionnement, d'une confrontation du texte à une pluralité de formes – inscrivant le discours de Vénus au croisement d'autres requêtes exemplaires⁴⁹, d'autres raisonnements par les contraires⁵⁰, d'autres comparaisons avec des inférieurs⁵¹ : autant dire sur une ligne de fuite, au carrefour d'une bibliothèque.

L'exercice de la rhétorique

- 37 Si la rhétorique peut être dissociée de l'herméneutique, c'est d'abord et frontalement parce qu'elle ne partage pas avec elle le même objet d'analyse. Pour gloser la formule célèbre selon laquelle, dans la critique littéraire, ce n'est pas à chaque difficulté son type de lecture, mais à chaque lecture le genre de difficulté qu'elle construit⁵², nous dirons que la critique interprétative (dont la philologie est historiquement une des versions) a à voir avec une résistance du sens. Ce qui est au cœur de sa problématique, c'est ce qu'elle nomme le sens obscur, ambigu, sous-jacent, c'est cette idée que le sens littéral est insuffisant (incomplet, insatisfaisant...). Et il existe toute une palette de ressources autoriales qui, dans les époques herméneutiques, rusent avec le désir et le refus du sens – ellipses, incohérences, collages hétérogènes, citations, énigmes, allusions... ; de même qu'il existe, du côté du pôle lectoral, tout un ensemble de termes

pour désigner les lieux textuels ouverts à l'interprétation – places vides, dysfonctionnements, marges, traces...

- 38 Bref, le sens, pour l'interprète, fait problème : et ce constat légitime le parcours interprétatif – dont l'enjeu est tout autant d'approfondir la crise de sens que de la résoudre. Rien de tel alors du côté du rhétoricien : l'analyse « anatomique » d'un discours n'est jamais dans la difficulté du littéral, mais dans son évidence. Elle n'est pas dans un travail d'élucidation : elle se donne pour objet d'étude une autre difficulté, qui est la complication des formes.
- 39 Telle est au demeurant la leçon que nous avons expérimentée sur le discours de Vénus à Vulcain : pas de formule toute prête, mais un problème et un enjeu majeurs, la non-coïncidence des canevas possibles avec la cartographie du texte. La lecture rhétorique nous apprend toute une série de manipulations sur les textes (où se divisent-ils ? comment ? pourquoi ?), selon des protocoles de formalisation qui portent à la fois sur l'enchaînement énonciatif et sur la composition d'ensemble. Autrement dit, le commentaire anatomique est un exercice d'expérimentation sur le dispositif discursif : sa vertu est bien de nous apprendre à penser la complication des formes, et de nous rappeler qu'une telle pratique n'a rien d'automatique, qu'elle est bel et bien un travail et une enquête. Ou comme le dit Michel Charles à propos de la déclinaison actuelle de l'analyse rhétorique qu'il élabore,

Que l'on puisse réinvestir d'un sens la forme mise au jour n'est pas douteux. Mais doit-on le faire ? La question n'est guère pertinente. On le fera de toute façon et ce sera bien ainsi. Il n'empêche qu'une activité théorique est légitime qui s'intéresse à cette forme pour elle-même, s'attache à en analyser la construction et en reste là. Ce n'est pas le tout des études littéraires, mais c'en est certainement une part indispensable⁵³.

Oui, s'attacher à analyser la construction des discours extraits de l'*Énéide*, modéliser la forme de la parole virgilienne, comprendre les ressorts d'une composition, ce n'est sans doute pas le tout des analyses littéraires : mais l'ancienne rhétorique nous apprend en tout cas que c'en est certainement une part – aujourd'hui encore – indispensable.

- 40 Et s'il est vrai que l'analyse compositionnelle véhicule une normativité dans sa pensée de la cohérence (dispositive et syllogistique), elle n'enferme pas le texte dans un carcan dispositifif, parce qu'elle est une méthode, c'est-à-dire tout autant une incitation à poursuivre l'expérimentation, et qu'à ce titre ses assertions n'ont pas valeur de dogmes, mais de propositions :

L'on examine [...] si l'on est d'accord avec l'auteur, ou si, en cas d'opposition, ce ne serait pas l'auteur lui-même qui aurait tort : car, sans doute, il n'est pas infaillible, et il ne faut pas prendre toutes ses paroles pour des oracles⁵⁴.

De quoi le commentaire de Ferrazzi est-il donc la proposition ? Ferrazzi pose une modélisation cohérente possible du discours de Vénus, mais il désigne en même temps les lieux de son incertitude – les énoncés résistants au modèle de référence – tout en les fonctionnalisant plus ou moins.

- 41 1. Premier lieu d'une difficulté compositionnelle, la longue séquence introductive, à propos de laquelle Ferrazzi note l'impression de deux raisonnements superposés, l'un concluant à la demande d'aide, et l'autre « apport[ant] cependant les raisons pour lesquelles elle aurait dû lui demander des armes pour ses chers Troyens ». Autrement dit, tout en faisant le pari de la *petitio*, Ferrazzi donne les éléments qui suggèrent un autre discours, le reproche atténué ou *expostulatio*, dont la visée est d'abord d'accusation avant que de se retourner en négociation d'une réparation⁵⁵. Une

séquence ultérieure, la mention des deux précédents notoires, peut à la réflexion être raccrochée à cette cohérence alternative qui est celle d'une accusation ayant pour but de renouer les liens, en offrant un argument que l'on peut finaliser sur une accusation (ce que tu as fait pour d'autres, il serait injurieux que tu ne le fasses pas pour moi) tout autant que sur une incitation (tu l'as déjà fait, donc tu peux le refaire) – et c'est d'ailleurs à peu près ce que restitue le syllogisme de Ferrazzi (« les prières de ton épouse ne doivent pas avoir moins d'efficacité que celle de Thétis »).

- 42 2. Deuxième difficulté structurelle, la place de la *captatio benevolentiae* : extra-discursive, mais aussi intra-discursive, formant comme un réseau récurrent de *remuneratio* des préliminaires au pivot central (là où est formulée la demande proprement dite) et jusqu'aux suites immédiates narrativisées. Elle excède par là-même le lieu qui lui est propre dans les modèles de *petitio* (la seule péroration) et transforme ainsi la scène rhétorique en manipulation d'abord érotique (et visuelle : pour le lecteur/spectateur⁵⁶) – d'ailleurs, un Fénelon ne s'y trompera pas, qui éludera complètement l'*imitatio* attendue et passera sous silence la parole (et les gestes) de Minerve dans la même situation⁵⁷. C'est que c'est également là la forme de toute captation tentatrice – des amants fallacieux au serpent de la Genèse⁵⁸ – et un terme en est l'emblème, qu'utilise Ferrazzi, celui des « *blanditiae* », des caresses conciliatrices (« *cum [...] blanditiae [...] conciliarent* »). Est ici explicitement désigné un lien avec le genre discursif de la *conciliation*, « qui joue pour les orateurs le rôle que les poètes attribuent à la ceinture de Vénus⁵⁹ » et qui inclut après la partie captatrice une séquence *petitio*, « car avec ce type de discours séducteur on charme autrui pour en faire notre ami et allié⁶⁰ ». À l'arrière-plan de la requête par insinuation, se profile ainsi une autre cohérence possible, que crédibilise celle-là même qui tient le discours, et dont le fantôme vient une nouvelle fois perturber les équilibres d'ensemble.

- 43 Que devient alors dans l'analyse de Ferrazzi le discours de Vénus ? D'abord une requête oblique, mais aussi un reproche atténué, et peut-être une conciliation tentatrice : autant dire que les modèles de cohérence que mobilise une lecture rhétorique permettent ici d'ouvrir le dispositif discursif sur une pluralité d'hypothèses qui se superposent ou se relaient selon les lieux de l'énoncé – à la façon des scénarios diagnostic et pronostic que Raphaël Baroni propose pour penser la modélisation dynamique du récit⁶¹ ; et qu'au bout du compte, témoignant de l'incessante productivité des formes, l'analyse compositionnelle n'en finit pas de mettre en série chacune des séquences avec des contextes possibles, avec des modèles d'organisation concurrents, avec des versions proches ou lointaines.

- 44 Sous l'ordre, le désordre, en quelque sorte, pour reprendre les mots de Roland Barthes :

J'imagine une critique antistructurale ; elle ne rechercherait pas l'ordre, mais le désordre de l'œuvre ; il lui suffirait pour cela de considérer toute œuvre comme une encyclopédie [...]. Comme encyclopédie, l'œuvre exténue une liste d'objets hétéroclites et cette liste est l'antistructure de l'œuvre, son obscure et folle polygraphie⁶².

Roland Barthes nous ouvre ici la voie vers un usage alternatif radical de la lecture rhétorique, qui se désolidarise de l'impératif d'une cohérence exclusive de toutes les autres et privilégie la divergence sur la convergence, la pluralisation sur l'unification. Prise au pied de la lettre, une telle proposition semblerait devoir réduire la tâche du rhétoricien à celle d'un *grammaticus* d'école, qui s'en tiendrait à empiler non pas des annotations sur le lexique et la syntaxe, mais des listes de syllogismes et de figures. Mais il est possible d'y voir au moins deux autres programmes : pluraliser le principe de

cohérence et construire ce faisant une modélisation souple, plurielle et dynamique de l'objet, comme nous l'avons vu ; ou alors, en congédiant toute référence à un principe d'organisation d'ensemble, décliner la disposition comme une architecture du mouvement, du montage discursif, du rythme séquentiel, et adjoindre au repérage anthologique qu'imaginait Barthes, le repérage des dispositifs locaux d'enchaînement ainsi que des dispositifs de récurrence⁶³. Il y aurait là matière à un autre article.

NOTES

1. G. Genette, « Structuralisme et critique littéraire », *Figures I* (1966), Seuil, « Points », 1976, p. 161.
2. Sur la division entre interprétation et analyse, voir dans la présente livraison notre introduction au « Dossier » (Ch. Noille, « Présentation. Les commentaires dans l'Europe de la première modernité, entre interprétation et rhétorique », *Exercices de rhétorique* 13 | 2019).
3. Virgile, *Énéide*, VIII, 370-387, d'après la traduction de Desfontaines (P.-F. Guillet, abbé), *Les Œuvres de Virgile*, Amsterdam, « par la Compagnie des Libraires », 1743 ; corrigée sur la traduction de M. Rat, Paris, Garnier Frères, 1965, p. 181. Les alinéas sont ceux que la tradition éditoriale a établis.
4. Ou : « les Contraires en parallèle », le latin *collatio* ayant entre autres sens celui de *comparatio*. En latin : « a Contrariis collatis » (unique occurrence dans tout le corpus de Ferrazzi). La formule habituellement attestée, *contraria inter se collata*, est celle qu'emploie la traduction latine de la *Rhétorique* d'Aristote à laquelle renvoie Ferrazzi (*De arte rhetorica libri tres* [trad. M. Majoragio, 1550], Padoue, Presses du Séminaire, 1689, p. 343, textus 11) : « sin minus indecorum apparebit ; contraria neque inter se collata maxime perspiciuntur », « sinon, la disconvenance ressortira, car c'est quand ils sont côte à côte que les contraires ressortent le plus » (en grec, « par'allèla ta enantia », *Rhétorique*, III, 2, 1405a12, trad. fr. P. Chiron, Paris, Flammarion, 2007, p. 434). Voir aussi *Rhétorique*, III, 17, 1418b2 (*De arte rhetorica*, p. 433, textus 151 ; trad. Chiron, p. 517) : « propterea quòd inter collata contraria sunt evidentiora », « les enthymèmes réfutatifs ont plus de succès que les démonstratifs, parce que tout ce qui produit une réfutation est plus évidemment le résultat d'un syllogisme. Car les contraires mis côte à côte sont plus aisés à connaître. »
5. [M. A. Ferrazzi] *Exercitationes rhetoricae in praecipuas P. Virgilii Maronis orationes, quae in Aeneidum libris leguntur*, Padoue, Presses du Séminaire [imprimerie du séminaire épiscopal de Padoue, fondée en 1684 et dirigée de 1700 à 1743 par le libraire vénitien Giovanni Manfrè], 1694, Discours 56 (consulté dans les *Pub. Virgilii Maronis Opera*, Padoue, Presses du Séminaire, 1695, où le recueil des *Exercitationes rhetoricae* est repris en fin de volume avec une page de titre datée 1694 et une pagination propre, ici p. 29). Notre traduction s'appuie sur le travail de l'équipe RARE, Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution (UMR 5316 Litt&Arts – CNRS / UGA), sous la révision de Fr. Goyet et Ch. Noille. L'original latin est consultable sur le site Schola-Rhetorica.
6. Pour des éléments de contextualisation de l'analyse rhétorique comme anatomie, voir Fr. Goyet, *Le Regard rhétorique*, Paris, Garnier, 2017, p. 301-202.
7. Ferrazzi emploie une tournure verbale (« petentis », « demandant ») ; d'autres rhétoriciens diront explicitement « petitoria oratio generis deliberativi », « discours de requête, dans le genre délibératif » (N. Nascimbeni, *In sex primos Aeneidos libros erudita et perelegans explanatio*, dans Lamberti Hortensii Montfortii enarrationes [...] in XII libros P. Virgilii Maronis Aeneidos, Bâle, H.

Petrus, 1577, p. 1391) ; ou encore « *Petitio Veneris* », « requête de Vénus » (M. Lauban, *Archetyporum analyticorum ad integram P. Virg. Maronis Aeneidem Libri septem*, Lignicii Lignesorum, 1610, p. 149). Sur les genres du discours (ou types de discours), voir Fr. Goyet, « Le problème de la typologie des discours », *Exercices de rhétorique*, 1 | 2013, URL : <http://rhetorique.revues.org/122> ; et Ch. Noille, « Les genres du discours dans l'ancienne rhétorique : listes, schémas et mode d'emploi, avec un exemple (le discours de Germanicus) », *Exercices de rhétorique*, 3 | 2014, URL : <http://rhetorique.revues.org/337>.

8. Cf. la citation de Montaigne (III, 5 « Sur des vers de Virgile ») donnée dans notre article d'introduction au présent « Dossier » (« Présentation... », *op. cit.*).

9. Sur la distinction entre *oratio* et *sermo*, discours et entretien, par le critère de la *contentio*, de la tension argumentative, voir Cicéron, *De officiis*, I, 132 ; *id.*, II, 48 ; *id.*, *Tusculanes*, 2, 56-57. Voir également notre analyse dans Ch. Noille, « Le montage d'un sermon », *Poétique* 179, 2016/1, p. 17.

10. L'éthopée est la représentation d'un caractère par les paroles qu'il prononce, lesquelles doivent convenir à sa « dignité » et aux circonstances. Sur l'éthopée comme exercice d'entraînement dans l'Antiquité, voir *Ethopoeia. La représentation de caractères entre fiction scolaire et réalité vivante à l'époque impériale et tardive*, éd. E. Amato et J. Schamp, Salerne, Helios, 2005.

11. Voir Aphthonius, *Progymnasmata*, IV, 3. Pour une reprise tardive, voir J. de Jouvancy, *L'Élève de rhétorique (Candidatus rhetoricae)*, 1^e éd. 1710, 1^e trad. 1892), édité par les équipes RARE et STIH sous la direction de D. Denis et Fr. Goyet, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 363 : « Dans tous ces sujets, dit Aphthonius, il faut observer trois époques, présent, passé, futur, qui doivent constituer l'éthopée, et il donne [le discours de] Niobé comme exemple. Pour le présent, elle se voit privée de ses nombreux enfants. Pour le passé, elle avait par son mari la qualité de reine ; par ses enfants, les joies d'une famille florissante, elle était heureuse, et presque digne d'envie de la part des dieux mêmes. Pour le futur, que lui reste-t-il ? si ce n'est d'être percée des traits de Diane, et de mourir misérablement, accablée de douleur. »

12. Voir Homère, *Iliade*, XVIII, v. 428 sq.

13. Voir J. de Jouvancy, *op. cit.* : « Quelquefois on commencera par le passé, d'autres fois par le futur, et l'on finira par le présent. De temps à autre, on entremêlera ces temps. »

14. Virgile, *Énéide*, I, v. 65-80 ; voir Maurus Servius Honoratus, *Servii grammatici in vergilii aeneidos librum primum commentarius*, v. 65 ; URL : <http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus%3Atext%3A1999.02.0053%3Abook%3D1%3Acard%3D65>.

15. G. J. Vossius, *Rhetorices contractae, sive Partitionum Oratoriarum libri quinque* (1621), Leipzig, Christian Kirchner, 1660, trad. C. Deloince-Louette et Ch. Noille, en collaboration avec l'équipe RARE-Rhétorique de l'Antiquité à la Révolution (UMR 5316 Litt&Arts – CNRS / UGA), L. II, chap. XXV, p. 223.

16. Il s'étend sur les trois quarts du texte : du début jusqu'à « ...et qu'une mère demande des armes pour son fils ».

17. Vossius, *op. cit.*, p. 224.

18. Rappelons les circonstances qui rendent la demande particulièrement délicate : Vénus intercède pour Énée, fruit de ses amours adultères avec Anchise, auprès de celui-là même qu'elle a trompé, son époux Vulcain. Servius s'en souvient dans son commentaire (*op. cit.*, <http://www.perseus.tufts.edu/hopper/text?doc=Perseus%3Atext%3A1999.02.0053%3Abook%3D8%3Acard%3D370>), lorsqu'il revient sur la formule « Souffrez donc [...] qu'une mère vous demande des armes pour son fils » : « Il faut remarquer qu'elle ne nomme pas celui pour qui elle intercède, mais elle le laisse entendre, de façon à ne pas raviver chez son mari le souvenir de ses amours avec Anchise. » (« *Hic distinguendum, ut cui petat, non dicat, sed relinquat intellegi, ne foede apud maritum et amorem suum circa Anchisen memoret.* »)

19. *Ibid.*, p. 224-226.

20. Dans les rhétoriques aristotéliennes, les passions sont celles que le discours entend susciter dans le destinataire en recourant à une argumentation exposant les raisons qui font que cette émotion est légitime. La rhétorique recense pour chaque passion les « lieux », les raisons de sa juste excitation. Ici, le commentaire de Ferrazzi renvoie donc à un des lieux de l'amor, une des raisons d'une juste affection, telle qu'énoncée par Aristote (*Rhétorique*, I, II, chap. 4 « De l'amour et de la haine », 1381b11, éd. P. Chiron, Paris, Flammarion, 2007, p. 284) : « Nous aimons [...] ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se comportent bien à notre égard, nous admirent, par exemple [...] ». »

21. G. J. Vossius, *op. cit.*, p. 224.

22. Virgile, *Énéide*, *op. cit.*, VIII, v. 372.

23. *Ibid.*, VIII, v. 387-388.

24. *Ibid.*, VIII, v. 385-386.

25. *Ibid.*, VIII, v. 374-383. Dans la dernière phrase, la conjonction « donc » est mise en valeur en latin à l'incipit du v. 382 (« *ergo eadem supplex uenio...* »).

26. P. Melanchthon, *Elementorum Rhetorices Libri duo* (1531), dans *Opera*, éd. C. G. Bretschneider et H. E. Bindseil, vol. XIII, Halle, C.A. Schwetschke et fils (*Corpus reformatorum*), 1846, L. I, p. 417-418 : « *Nemo enim potest longes contentiones et perplexas disputationes animo complecti, nisi arte aliqua adjuvetur, quae ostendat seriem partium, et intervalla, et dicentium consilia : et viam tradat, res obscuras explicandi ac patefaciendi.* » Nous traduisons.

27. Le programme syllogistique est encore inscrit, dans ce premier xvi^e siècle héritier de Rudolph Agricola, à la conjonction de la dialectique et de la rhétorique : voir K. Meerhoff, « Mélancthon lecteur d'Agricola : rhétorique et analyse textuelle », *Bulletin de l'Association d'étude sur l'Humanisme, la Réforme et la Renaissance*, n° 30, 1990, p. 5-22 ; URL : www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1990_num_30_1_1716. D'Agricola, la référence majeure est son *De inventione dialectica*, 1^e éd. Louvain, 1515.

28. P. Melanchthon, *op. cit.*, p. 41 : « *Quare et nos ad hunc usum trademus Rhetoricen, ut adolescentes adiuvent in bonis autoribus legendis, qui quidem sine hac via, nullo modo intelligi possunt.* »

29. Érasme disait *progymnasma*. Voir Érasme, *Apologia refellens suspiciones...*, Bâle, J. Froben, 1519, p. 67-68 : « *<ego> qui fatear [...] rhetoricen, progymnasma tantum esse ad theologiam* », « [...] j'ai toujours dit [...] que la rhétorique n'est qu'un exercice préparatoire à l'étude théologique ». Référence et traduction données dans K. Meerhoff, *op. cit.*, p. 6.

30. Voir H.-G. Gadamer, « Rhétorique, herméneutique et critique de l'idéologie » (1967), *L'art de comprendre I*, trad. M. Simon, Paris, Aubier Montaigne, 1982, p. 123-143 ; *id.*, « Herméneutique classique et philosophique » (1968), *La Philosophie herméneutique*, trad. J. Grondin, Paris, PUF, 1996, p. 85-118 ; *id.*, « Rhétorique et herméneutique » (1976), *Langage et vérité*, trad. J.-C. Gens, Paris, Gallimard, 1995, p. 175-195 ; *id.*, « Logik oder rhetorik ? », *Archiv für Begriffsgeschichte*, vol. 20, 1976, p. 7-16.

31. M. Charles, *Introduction à l'étude des textes*, Paris, Seuil, 1995, p. 50. Voir également J. de Guardia, « Les impertinences de la répétition. Portée et limites d'un outil d'analyse textuelle », *Poétique* 132, nov. 2002, p. 489-505 ; B. Bouchard, « Les figures de la diversité », *Poétique* 175, 2014/1, p. 3-20.

32. M. Flacius Illyricus, *Clavis scripturae sacrae* (1567), Bâle, Heinrichpetrinos, 1629, Préface, n.p. : « *Vera enim sententia sacris Literis, sic ut etiam in omnibus aliis scriptis, non minima ex parte ex contextu, scopo, ac quasi proportionem et congruentiam inter se partium, ac eorum membrorum, plerumque accipitur : sicut etiam alias ubique singulae partes totius alicujus, optime ex consideratione harmonicae integri ac reliquarum partium intelliguntur.* » Nous traduisons.

33. Nous reprenons ici la traduction de Philippe Büttgen et Denis Thouard dans M. Flacius Illyricus, *La Clé des Écritures*, éd. et trad. P. Büttgen et D. Thouard, Lille, Septentrion, 2009, p. 118.

34. Voir *ibid.*, p. 119 : « Si nous ne saisissons pas tout à fait un passage [placé] devant nous [...] ». »

35. *Ibid.*, p. 120. L'application de ces quatre points aux obscurités se fait dans le reste du chapitre, aux paragraphes 20-27, *ibid.*, p. 122-129.
36. *Ibid.*, p. 124. Un paragraphe antérieur paraphrasait ainsi cette énumération (*ibid.*, p. 122) : « [...] voir s'il s'agit d'un récit ou d'une histoire, d'une instruction ou d'un enseignement particulier, d'une consolation ou d'une réprimande, ou bien de la description de quelque chose, de quelque discours ou de choses semblables ».
37. Voir M. Charles, *L'Arbre et la source*, Paris, Seuil, 1984, p. 1001 : « [Le critique] choisit à la fois une méthode et un discours, [...] il ne peut prendre l'une sans prendre l'autre, [...] prenant, donc, le discours avec la méthode, il prend, avec le discours, tout un héritage. »
38. M. Flacius Illyricus, *Clavis scripturae sacrae* (éd. de 1629), *op. cit.*, Préface, n.p. Nous traduisons.
39. Sur le présupposé de la cohérence ontologique, voir G. Gusdorf, *Les Origines de l'herméneutique*, Paris, Payot, 1988, p. 126-127 ; J.-C. Gens, « Le sol et l'horizon rhétorique de l'herméneutique : de H.-G. Gadamer à R. Rorty », dans *La Rhétorique : Enjeux de ses résurgences*, éd. J. Gayon, J. Poirier et J.-C. Gens, Bruxelles, Ousia, 1998, p. 226-227.
40. M. Flacius Illyricus (éd. de 1629), *op. cit.*, Préface, n.p. Nous traduisons.
41. *Ibid.*
42. *Ibid.*
43. H.-G. Gadamer, « Rhétorique et herméneutique », *op. cit.*, en particulier p. 182-183 : « Ainsi la tâche de la rhétorique est transférée à l'herméneutique, sans conscience adéquate de ce déplacement, et à plus forte raison avant que le nouveau nom d'herméneutique soit trouvé. Mais en même temps, le grand héritage de la rhétorique reste actif en des points décisifs pour la nouvelle affaire de l'interprétation des textes. »
44. Citation des vers latins de l'*Énéide* (IX, v. 427-430, trad. Desfontaines, *op. cit.*) : « C'est moi, s'écrie-t-il, c'est moi qui ai lancé les traits. Rutules, punissez-moi ; je suis le seul coupable. Celui-ci n'a osé ni pu vous nuire ; j'en jure par le Ciel et par ces astres : son crime est d'avoir trop aimé son malheureux ami. »
45. P. Ramus, *Dialecticae libri duo*, Francfort, A. Wechel, 1579, p. 18 : « *Secundo, causa efficiens sola efficit aut cum aliis. Earumque omnium saepe alia principalis, alia adjuvans et ministra.* 9. *Aeneid. Nisus avocat ab Euryalo in se factae caedis et culpam et poenam : quia solus author fuerit.* » Traduction des deux premières phrases dans la *Dialectique* de Ramus, laquelle ne donne pas l'exemple (*Dialectique*, Paris, André Wechel, 1555, p. 11-12) : « En deuxième division la cause efficiente est seule ou en compagnie. [...] L'efficiente en compagnie est principale ou ministre et aide. » Notre traduction pour l'exemple : « Au Livre IX de l'*Énéide*, Nisus ramène d'Euryale sur lui-même la faute et la punition du carnage : parce qu'il en était le seul auteur. »
46. A. Arnauld et P. Nicole, *La Logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion, 1970, III, 17, p. 295-296.
47. Voir H.-G. Gadamer, *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique* (1960), trad. P. Fruchon, J. Grondin et G. Merlio, Paris, Seuil, 1996, p. 441-456.
48. J. Grondin, « L'universalité de l'herméneutique et de la rhétorique : ses sources dans le passage de Platon à Augustin dans *Vérité et méthode* », *Revue internationale de philosophie*, 54, 2000, p. 469-485, ici p. 479 ; voir *ibid.* : « L'idée même d'argumentation [...] présuppose que le sens ne va pas de soi et qu'il doit faire l'objet d'une défense éloquente, susceptible d'emporter l'adhésion et de convaincre les âmes. »
49. Au premier rang desquelles la *petitio* paradigmatique de Junon à Éole (*Énéide*, I, v. 65-80), analysée dans le présent numéro d'*Exercices de rhétorique*, section ATELIER.
50. Voir, dans l'*Énéide*, la réponse de Jupiter à Cybèle (IX, v. 94-103).
51. Voir le premier discours au style direct de l'*Énéide*, le monologue de Junon en colère (I, v. 37-49).
52. Voir M. Charles, *L'Arbre et la source*, Paris, Seuil, 1984, p. 29.
53. M. Charles, « Trois hypothèses pour l'analyse, avec un exemple », *Poétique* 164, nov. 2010, p. 417.

54. P. Fontanier, « De l'usage du Manuel », *Manuel classique pour l'étude des tropes* (1^{re} éd. 1821, 4^e éd. 1830), dans *id.*, *Les Figures du discours*, Paris, éd. G. Genette (1968), Paris, Flammarion, 1977, p. 35.
55. Sur le reproche conciliant, voir G.J. Vossius, « Institutiones (1605), III, 17, Le discours de reproches, et 18, Le discours de condamnation sans appel », *Exercices de rhétorique*, 2 | 2013 ; URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/187>; et *id.*, « Rhetorice contracta (1621), II, 27, Les discours de reproches et de condamnation sans appel », *Exercices de rhétorique*, 2 | 2013 ; URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/190>.
56. Il s'agit au demeurant d'un sujet pictural répertorié sous le titre « Vénus demandant à Vulcain des armes pour Énée » : voir Le Maître de l'Énéide (émail peint sur plaque de cuivre, c. 1530, Louvre), A. van Dyck (c. 1627-1632, Louvre), Ch. de La Fosse (c. 1690-1700, musée de Nantes), Fr. Boucher (1732, Louvre) ; sous le titre « Vénus dans la forge de Vulcain », voir L. Le Nain (1641, musée de Reims), L. Garzi (1712-1714, Palazzo Buonaccorsi, salle de l'Énéide, Macerata) ; « Vénus et Vulcain » : atelier de G. Pippi (c. 1520-1530, Louvre) ; « Visite de Vénus à Vulcain » : Fr. Boucher (1754, Wallace Collection, Londres) ; « Vulcain présentant à Vénus des armes pour Énée » : Fr. Boucher (1747, Louvre).
57. Fénelon, *Les Aventures de Télémaque* (1699), éd. J.-L. Goré, Paris, Garnier, 1987, L. XIII, p. 423 : « Télémaque, qui était abattu et inconsolable, oublie sa douleur : il prend ses armes, dons précieux de la sage Minerve, qui, paraissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avait fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna. Ses armes étaient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil [...] ».
58. Sur le rapprochement entre discours de tentation profane et biblique, voir P. A. Deproost, « La mise en scène d'un drame intérieur dans le poème Sur le péché originel d'Avit de Vienne », *Traditio* 51 (1996), p. 43-72 ; et N. Hecquet-Noti, « Ève et le serpent, une réécriture chrétienne de la rencontre entre Médée et Jason », *Dictynna* [En ligne], 4 | 2007 ; URL : <http://journals.openedition.org/dictynna/148>.
59. G.J. Vossius, « Institutiones (1605), III, 7, Le discours de conciliation », *Exercices de rhétorique*, 1 | 2013 ; URL : <http://journals.openedition.org/rhetorique/165>.
60. *Ibid.*
61. Voir R. Baroni, *La Tension narrative. Suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, p. 110 sq.
62. R. Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 151 ; repris dans *id.*, *Œuvres complètes*, éd. É. Marty, Paris, Seuil, 2002, t. IV, p. 722.
63. Sur cette autre rhétorique de la *dispositio*, définie comme *divisio*, *transitio* et *distributio*, mais sans *scopus*, voir, à propos d'un corpus non discursif, nos propositions dans « Le montage d'un roman », *Poétique* 182, 2017/2, p. 177-194.

AUTEUR

CHRISTINE NOILLE

Sorbonne Université – CELLF (UMR 8599)